

JÉRÔME DELCLOS

Cendrillon en Pologne

ROMAN



Æthalidès

©Æthalidès, 2020
ISBN: 978-2-9556752-8-1
ISSN : 2556-014X
www.aethalides.com

Pour Boris, Martin et Thelma, en mémoire de Noémie

Avertissement de l'auteur

Toute ressemblance avec des situations et des personnes réelles serait purement fortuite et ne saurait être imputée qu'à la réalité elle-même qui, par défi, par jalousie ou simplement pour mettre l'auteur dans l'embarras, conspire parfois à envahir et coloniser la fiction.

Tout a pris fin et tout a recommencé ; mais
cela a recommencé ailleurs et nous mènera
peut-être en un autre lieu.

Imre Kertész, *Journal de galère*

Hiver

Si je devais m'expliquer, je ne dirais pas « Ça a commencé comme ça. » Tous les commencements sont raturés, et toutes les fins aussi. Ou bien tous les départs comme toutes les arrivées, mais c'est encore la même chose. Alors je ne suis pas sûre, oui, de bien savoir d'où je suis partie, et pour aller vers quoi. Mais je crois pouvoir dire quand.

C'était un matin d'hiver, dans la première moitié de mars, et je me trouvais à l'avant d'un car de tourisme rempli de lycéens marseillais qu'avec deux de mes collègues nous accompagnions pour un « voyage de la mémoire » à Auschwitz. Voyage éclair, Marseille-Cracovie-Marseille en moins de vingt-quatre heures de temps. Entre les deux vols de nuit, on avait fourré comme dans un sac trop petit le trajet en car de Cracovie jusqu'au site, la matinée de marche à Auschwitz II-Birkenau, le repas au restau, le gymkhana de la mémoire dans le *Muzeum* réparti parmi les blocks d'Auschwitz I, sans oublier le passage à la boutique : cartes postales, comme au Louvre, comme au MUCEM où j'avais l'habitude, à Marseille, d'emmener mes classes pour illustrer mon cours sur l'art. Après quoi encore du car, l'avion, les gosses rendus hagards à leurs parents avant minuit. Je n'étais jamais venue à

Auschwitz, je me disais qu'il fallait le faire ou l'avoir fait au moins une fois. Histoire de voir.

Et c'est là, à l'entrée de la ville polonaise, à travers cette vitre d'autocar s'ouvrant dans ma paisible existence de jeune prof, de femme, de « citoyenne du monde » comme j'aimais complaisamment à l'époque me présenter aux autres et sans doute à moi-même, que j'ai lu en un instant ce nom sur le panneau : « Oświęcim ». J'avais dû le dire tout haut, et notre guide polonaise, qui était assise à ma gauche, m'a glissé : « On prononce Ochvaintchim », ce qu'elle a confirmé pour tous en annonçant au micro :

« Nous arrivons à *Ochvaintchim*, la ville que les Allemands avaient rebaptisé Auschwitz, et dans la banlieue de laquelle – un village qui s'appelle Bjejinka, mais ça s'écrit autrement, avec des “r” et des “z” – ils avaient installé le camp de Birkenau que vous visiterez ce matin. »

J'ai entendu derrière moi ricaner Karim, et Hervé grommeler comme en écho « Bin pardi ! » – double et discret sarcasme en réaction à ce pitch de l'histoire que, les connaissant, ils devaient juger non pas totalement faux mais du moins, comme on dit, « un peu court » : un ersatz.

C'était un panneau routier tout ce qu'il y a d'ordinaire, un vulgaire panneau de métal. On l'oublie aussitôt, la suite du paysage l'efface. Et pourtant, je sais qu'il a dû déclencher en moi quelque chose. Comme si un projectionniste de cinéma avait réparé une bobine endommagée en sacrifiant quelques images, et qu'à un certain moment du film, mais de façon insensible, j'avais perçu un sautillement, un très léger hiatus dans la continuité d'un plan.

J'ignore ce que j'ai lu sur ce panneau, si toutefois j'y ai lu quelque chose de sensé pour moi, parmi les bavardages des adolescents qui n'écoutaient pas les paroles de notre guide dans le micro. Mais ça a eu lieu, ça devait avoir lieu sans doute : *Oświęcim*, le nom polonais que je découvrais comme étant celui d'Auschwitz.

Et déjà, en cet instant fugace, c'était passé, c'était derrière moi, je n'en faisais plus cas, mon regard, parce que le car roulait, notait des maisons de brique rouge à toits de tuiles, d'autres cubiques et ternes et à toits plats à la façon soviétique, des panonceaux publicitaires – bières, pneus, huile pour moteur –, des garages, des parkings, des magasins de bricolage et des grandes surfaces de matériaux de construction. Dans les rues, pas mal de grosses cylindrées, françaises, allemandes, japonaises, plutôt que des voitures de l'Est. Sur les trottoirs, des passants jeunes ou vieux – « chapeaux et manteaux » comme dit Descartes dans ses *Méditations*, « non pas des spectres ou des hommes feints ne se remuant que par ressorts » mais bien « de vrais hommes ». La neige, durcie en plaques dans les caniveaux sous le couvercle de fer blanc d'un ciel bas et haillonneux. Et je me rappelle que Karim, mon collègue d'histoire-géo, s'était penché pour me dire : « Putain, Sandra, tu as vu comme c'est moche ? On se croirait sur la zone commerciale de Plan-de-Campagne. » Et Hervé avait ajouté : « Sauf la neige. »

Si j'y reviens encore, si j'y réfléchis avec la distance que donne le temps qui s'est écoulé depuis, il me semble que les choses que nous voyons le mieux ou le moins mal sont parfois celles que nous ne regardons pas, ou alors comme on le fait en un clin d'œil, pensez-y : aux limites de votre champ de vision quand vous avez entraperçu

une ombre, une présence aussitôt absente, l'envol furtif d'un oiseau, d'un insecte, mais si vous tournez la tête il n'y a rien, vous direz que c'était votre imagination, ou seulement la fatigue. Le frôlement d'un fantôme, comme si dans une forêt silencieuse vous éprouviez la sensation subite d'une brûlure sur la nuque. Ou bien n'était-ce qu'un objet qui tombait ou plutôt venait tout juste de tomber, exemplairement une pomme de pin, lourde, sur le mol tapis des aiguilles dans un bois sombre de résineux où ne pénètrent, entre les fûts verticaux, que des rais de lumière.

Ou bien, si c'était moi ? Qui avait, dès ce panneau entrevu, commencé de tomber ? Qui déjà trébuchait ? Un peu comme si j'avais perdu un talon de chaussure, ou raté une marche ? Mais je ne me voyais pas marcher à cette époque, ma vie était sur des rails et j'avais tout droit. Et comment aurais-je pu me voir, et que savais-je alors de ce que c'est que voir ? Il m'eût fallu un miroir, comme dans les contes où se matérialise un génie ou une marâtre. Une promesse ou un destin, un avertissement. Et si je me retourne aujourd'hui sur cette première impression de mon entrée dans Oświęcim, peut-être est-ce pour espérer apercevoir mon reflet dans un panneau routier de métal comme dans un miroir d'encre.

Je me souviens que dans le car j'avais rappelé à l'ordre un petit groupe de filles, qui comme moi avaient suivi dans ce décor de carton-pâte le morne défilé des enseignes familières de l'autre côté des vitres – Carrefour, Bricomarché, KFC, fatalement McDonald's. Et à celle d'H&M, quand l'une d'elles m'avait lancé : « Madame, on pourra y faire un tour ? C'est aussi les soldes, en

Pologne? », je les avais, pour le dire dans le lexique de la salle des profs, « recadrées », leur avais rappelé que nous n'étions pas venus pour faire du shopping. Que nous entrions non pas dans la rue Paradis à Marseille pour les soldes d'hiver mais « dans un temple ». Que nous allions fouler de nos pas « une terre d'histoire et de mémoire ». À l'époque je pouvais être lyrique comme le sont souvent les profs de philo, drapée dans l'esprit de sérieux comme une statue antique dans sa toge de marbre. Les filles avaient baissé d'un ton, avaient repris leurs bavardages de filles mais en chuchotant, m'avaient laissée à la contemplation vide de la ville horizontale et monotone, comme faite d'une succession de faubourgs.

À Marseille, ma nuit avait été courte, je m'étais levée sans réveiller Francis. J'avais pris un café, trempé un croissant, fumé une cigarette. J'avais dit au revoir au chat et ravitaillé en graines l'oiseau dans sa cage. Comme d'habitude. Si je me remémore ces minuscules rituels de début de journée, je réalise que j'en reconstruis le souvenir à la recherche des indices d'une petite cérémonie des adieux. Le pressentiment d'une désertion, mais sans doute seulement rétrospectif, puisque ce jour-là je ne faisais que répéter en somnambule les gestes routiniers que je mimais chaque matin.

Je m'étais douchée, j'avais pris le temps de soigneusement me coiffer et me maquiller. Je m'étais, ceci dit, trouvée ridicule en m'équipant de vêtements chauds comme le recommandait le programme du Conseil régional qui finançait le voyage. Durant les séances de préparation, j'avais prévenu mes élèves : on était à la veille des vacances d'hiver, il ferait très froid – « On ne va pas se promener dans les calanques, jeunes gens » –, et

d'ailleurs, les témoignages de rescapés sur lesquels je les avais fait travailler l'attestaient suffisamment : Auschwitz en hiver, c'était une Sibérie, et il leur faudrait se chauffer autrement qu'avec les Nike ou les Converse dans lesquelles, garçons comme filles, ils traînaient leur insouciant jeunesse méditerranéenne.

Mais au dernier moment, avant de sortir de chez moi, j'avais renoncé aux snowboots pour leur préférer des chaussures de randonnée. Quand vous allez accomplir votre « devoir de mémoire » là où d'autres ont été décimés nus ou ont enduré l'enfer dans des hardes rayées et des semelles de bois, vous pouvez bien faire l'effort, pour quelques heures, d'oublier que vous êtes frileuse. Oui, mais pas sans la doudoune, l'écharpe et les gants. Plus les clopes et le briquet, même si j'avais songé qu'il serait sans doute interdit de fumer dans l'enceinte du camp, et que n'importe comment je ne pouvais pas me laisser aller à profaner ainsi le saint des saints. A fortiori devant mes élèves. Et d'ailleurs, Socrate ne fume pas des « nuigraves ». Mais il y aurait quantité d'interstices, des petites poches de détente à la descente du car, et je ne me voyais pas passer la journée sans cigarettes. Du reste, Karim l'historien et Hervé le prof d'EPS, mes collègues, étaient fumeurs eux aussi, et je serais forcément tentée. Mais je tenais d'autant moins à leur en taper une que je n'aimais pas les légères de Hervé, ni les roulées de Karim.

Si le programme du voyage prévenait qu'à Auschwitz l'hiver était très froid, il assurait qu'il valait mieux, toutefois, que le printemps. On évitait ainsi autant les assauts des moustiques, éclos de la Vistule et de la Sola toutes proches, que ceux des milliers de touristes qui envahiraient à la belle saison les hectares de Birkenau comme le Musée national d'État, réparti dans les blocks de brique rouge d'Auschwitz I, que notre groupe visiterait l'après-midi. Mais j'avais néanmoins été surprise, lorsque nous étions arrivés sur le vaste parking en lisière du camp, par le spectacle de la noria des autocars qui manœuvraient pour s'y garer. Partout des scolaires : toute la jeunesse d'Europe semblait s'être donné rendez-vous là, en ce centre dévasté du monde, escortée par des adultes qui devaient être des profs tout comme nous. La Babel des langues, les fringues toutes les mêmes de ces ados qui ressemblaient aux nôtres. Les guides, surtout des femmes, parlant fort dans la froidure pour donner les consignes : nourriture et boissons interdites dans l'enceinte du camp, sacs à dos à laisser dans le véhicule, photos autorisées. La nôtre, qui était avec nous depuis l'aéroport de Cracovie, s'appelait Ivana. C'était une femme entre deux âges, énergique, enjouée et alerte, parlant bien le français pour avoir, m'avait-elle

confié lors de la pause-cigarette à la descente du car, vécu à Grenoble dans les années 1980, le temps de ses études de Lettres modernes où elle n'avait pas poussé jusqu'au bout une maîtrise sur Stendhal. Ivana nous informa que nous trouverions le bâtiment des toilettes pour « y faire le pipi » dès que nous aurions passé l'entrée du camp devant laquelle était prévue une photo de groupe. Elle avait précisé que les toilettes étaient payantes, en zlotys, mais que pour pisser « gratis » comme elle l'avait bien dit, il nous suffisait d'annoncer au guichet de la « dame-pipi » le « nom de code Marseille » qui nous identifierait. Elle nous avait recommandé la précaution de sacrifier à ce petit arrêt : la visite serait longue, et « Quand on a froid, on a envie du pipi ». Quelques garçons avaient ricané, je les avais fait taire. Elle avait ajouté aussi à l'intention du groupe de ne pas oublier les gants dans le car.

Mais cette dernière recommandation était bien inutile. Il faisait moins quelque chose, un froid que nos élèves non plus que nous trois n'avaient jamais connu à Marseille. Karim avait obtenu un franc succès auprès de la troupe en se coiffant ostensiblement de sa chapka fourrée acquise il y a des lustres sur le marché de la Plaine, et Hervé avait répliqué avec sa morgue habituelle aux quelques railleries et galéjades, typiquement dans la veine d'autodérision massaliote, visant l'ensemble qu'il étreignait pour l'occasion : écharpe et bonnet bleu en laine polaire blasonnés du sigle de l'O.M.

« Oh M'sieur, vous participez à un casting pour *Les Schtroumpfs à Avoriaz*, ou quoi ?

— C'est ça : je suis le Schtroumpf savant, et toi le Schtroumpf qui va rater son bac parce que son petit cerveau a gelé.

— Ça c'est pas sympa, M'sieur.

— Tu as raison : je ne suis pas le Schtroumpf sympa. »

L'ambiance, détendue, bon enfant, parmi ces gosses heureux d'être ensemble loin du lycée. Les filles me gratifièrent même de compliments non feints – « Aya ! Vous êtes trop belle, Madame » – au sujet du chapeau mou en feutre rouge que j'avais choisi quelques jours plus tôt dans l'une des dernières chapelleries marseillaises, non loin de la célèbre quincaillerie *L'Empereur*, à deux pas de la Canebière et de la rue Longue. En bref, nous avions joué le rôle qui toujours nous échoit quand nous sommes de sortie : fiers d'être Marseillais, blagueurs, hâbleurs, bavards, noblement vulgaires comme nous ne craignons pas de paraître, l'important étant pour nous qu'on nous remarque et nous distingue, de quelque façon qu'on nous juge.

Ce jeu gentiment ostentatoire s'était poursuivi tout au long de notre progression à la queue-leu-leu jusqu'à l'entrée de Birkenau. Il neigeotait, il avait dû récemment neiger, puis geler par-dessus cette couche, comme en témoignaient les flaques de glace salie sur lesquelles les garçons avaient fait des glissades, se calmant un peu quand Karim et Hervé les morigénaient et les rabattaient vers l'avant. Un mauvais vent coupant nous cinglait le visage, les oreilles, « le vent des Carpates », avait dit Ivana, et elle avait ajouté qu'il faisait vraiment très froid pour la saison. Nous nous étions regroupés pour la photo prise par notre guide, nous tous, engoncés dans nos vêtements, ne sachant trop déjà s'il nous était permis de sourire, et nous contentant de fixer l'objectif en nous efforçant d'afficher des mines ni trop gaies, ni trop graves. Puis nous passâmes le seuil, pénétrâmes dans

l'enceinte – « 174 hectares », précisa Ivana – du camp d'Auschwitz-Birkenau.

Il y avait eu ce moment de flottement de la « pause-pipi » dans le block reconverti en bâtiment des toilettes, et je m'étais demandé, après y avoir fait une halte, à quoi avait dû servir ce lieu à l'époque du camp. Certainement pas un guichet d'accueil. Après quoi ç'avait été la vue sur la perspective rectiligne classique de la *Bahnrampe*, puis assez vite l'entrée dans le baraquement dit « des latrines », le contraste violent de l'alignement de ces trous circulaires dans son ciment collectif d'avec le chiotte, individuel et bien clos derrière sa porte verrouillée, ô combien civilisé et confortable par comparaison, dont je venais de sortir. Ivana avait expliqué pour le groupe à présent silencieux que chacune de ces cavités, primitives dans la masse du ciment brut, était équipée d'un seau de fer blanc, sans lequel celui ou celle qui devait s'accroupir là risquait d'y tomber « par l'arrière » du fait de sa maigreur de cul extrême et qui, à cause de l'exténuation du sujet, pouvait faire qu'il ne parvenait pas à s'en dégager. « Et on le tuait vraiment, alors ? On le tuait ? Wow ! C'est chaud », avait remarqué l'un des garçons. Puis il fallait, avait poursuivi Ivana, vider le seau où l'on s'était vidé, toute cette manœuvre s'effectuant sous les ordres aboyés et les coups de trique. Tout ça, comme toujours à Auschwitz, au pas de course.

La nudité, l'humiliation de devoir chier devant les autres, l'effroi affolé de cette situation insensée pour les victimes, l'odeur écœurante de la merde du troupeau de ces malheureux, le froid cuisant dans cette sorte de pauvre étable, une condition pas même animale mais d'emblée

sous-humaine plutôt que seulement inhumaine, les rires gras des gardes ou leurs insultes vociférées : je crois que cette évocation d'une horreur impossible, là dans ce premier contact avec la réalité du camp, a provoqué un sentiment mêlé de colère et de révolte à l'égard non pas de ce passé mais, comme c'est étrange, de notre guide. De quel droit infernal nous imposait-elle cette épreuve ? Qui était-elle pour nous torturer ainsi ? J'aurais eu besoin de plus de temps, et je m'en voulais de n'avoir su mieux préparer mes élèves. Je la suspectais sourdement d'une indifférence ou au moins d'une sorte de routine dans la façon dont elle nous exposait l'affaire sur un mode que je jugeais trop mécanique, trop professionnel. Et déjà je me voyais récuser cette visite, en ce qu'elle me semblait être odieusement rabaissée au même niveau que celle d'un musée des beaux-arts ou d'un amphithéâtre antique. Mais peut-être notre guide n'en était-elle pas entièrement responsable ? Seulement complice, alors, de la méthode fixée par l'organisation de la visite que le conservateur de ce musée à ciel ouvert des atrocités absentes avait décidée pour le camp, et qui devait figurer, quelque part dans un bureau à l'ambiance feutrée, sur des plannings, des emplois du temps, des tableaux de bord Excel comme ceux de la proviseure adjointe dans mon lycée de Marseille. Et je me souviens m'être demandé si à la sortie il y aurait à notre disposition, comme dans les hypermarchés, une boîte à idées où déposer des fiches de réclamation.

Et puis, les planches du baraquement étaient visiblement récentes, ce n'était pas le matériau d'origine, ce qu'Ivana plus tard me confirmerait, me précisant que seule la charpente et les latrines étaient d'époque